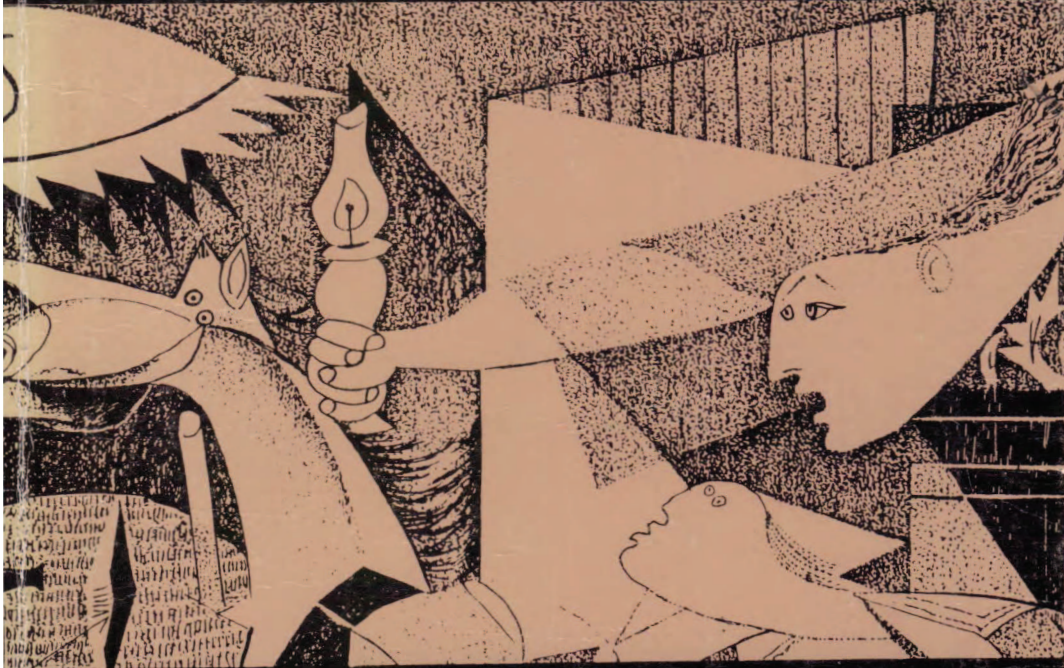
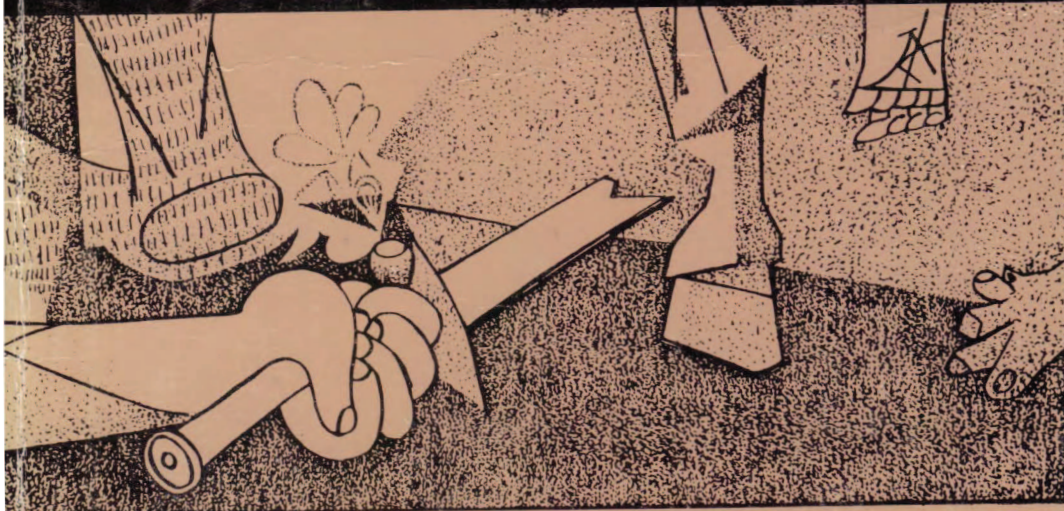


CENTRE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES HISPANIQUES
DU XX^e SIÈCLE

**LES MYTHOLOGIES HISPANIQUES
DANS LA SECONDE MOITIÉ DU XX^e SIÈCLE**



HISPANISTICA XX



UNIVERSITÉ DE DIJON

ANTONIN ARTAUD ET "LE REVEIL DE L'OISEAU-TONNERRE"

Camille DUMOULIE
Université de Paris IV, Sorbonne (France)

Depuis le Mexique, Artaud envoie des signes vers l'Europe : lettres prophétiques, textes énigmatiques, poèmes inspirés ; autant de reliques d'une parole égarée au XX^{ème} siècle et qui, tant bien que mal, ont été conservées. Textes écrits en français au cours du voyage, traduits en espagnol à la hâte dans quelques cafés de Mexico, perdus, retraduits alors de l'espagnol en français. Textes écrits plus tard à Rodez, parvenant à passer outre la folie et l'administration asilaire. Textes, les derniers, entrecoupés de cris et de glossolalies, au rythme heurté, mimant celui des danses sacrées des Tarahumaras, évoquant le bruit de création et de chaos dont s'enveloppent les dieux mexicains, tréssaillant encore de la transe du peyotl. Dans tous ces écrits, ce sont les "hiéroglyphes tonnants" de l'ancien Mexique qui s'éveillent ; rappelés à la vie, ils se mettent à rugir et à danser encore une fois.

Car l'expérience mexicaine d'Artaud fut celle ni d'un anthropologue, ni d'un mythologue, ni même d'un artiste, mais d'un *initié*. Lorsqu'il partit pour Mexico en janvier 1936, puis, quelques mois plus tard, dans la Sierra Tarahumara, il ne cherchait pas des hommes, mais des dieux.

A travers l'évocation de cette quête singulière dont témoignent ses écrits jusqu'en 1948 (*Tutuguri*, poème consacré au rite du Soleil noir, fut rédigé un mois avant sa mort), à travers ce qu'elle contient de communicable, nous pourrions tenter une réponse à cette question inactuelle : qu'est-ce que cela signifie pour un poète, au XX^{ème} siècle, de croire aux dieux du Mexique ?

Cela suppose, tout d'abord, de croire en la *réalité* du symbolisme des dieux et en son *efficacité*. Hiéroglyphes, images, allégories, les dieux ne sont pas pour autant des créations illusoire, une parade de carnaval. Sous leurs masques grimaçants s'animent des forces. Et telle est la puissance de l'image authentique, selon Artaud, que de faire advenir dans sa forme les forces primitives d'où elle a surgi avec un bruit de déflagration. Les dieux, qui représentent des forces,

participent donc d'un théâtre. Non celui conventionnel qui par ses divisions : auteur/acteur, acteur/spectateur, scène/public, reproduit la structure théologique de la métaphysique occidentale, ni celui de la mythologie grecque où les dieux sont les spectateurs privilégiés de la comédie humaine, mais un "théâtre de la cruauté", tel qu'Artaud l'a imaginé. Théâtre qui double l'existence quotidienne comme son double supérieur et la manifestation de ses principes essentiels. Théâtre produisant dans son aire les forces qui sous-tendent la vie : forces exclusivement spatiales, auxquelles les dieux, pas moins que les hommes, n'échappent.

J'ai longuement regardé les Dieux du Mexique dans les Codex, écrit Artaud, et il m'est apparu que ces Dieux étaient avant tout des Dieux dans l'espace et que la Mythologie des Codex cachait une science de l'espace avec ses Dieux comme des trous d'ombres, et ses ombres où gronde la vie.

C'est dire, sans littérature, que ces Dieux ne sont pas nés du hasard, mais ils sont dans la vie comme dans un théâtre, et ils occupent les quatre coins de la conscience de l'Homme où nichent le son, le geste, la parole et le souffle qui crache la vie. (VIII, 166).

Au-delà des dogmes, des religions spiritualistes et de la métaphysique, les dieux mexicains nous font remonter "à la source du mystère", et nous mettent au contact de la puissance exorbitante du sacré. Puissance fondamentale et fondatrice que l'on peut se représenter, ainsi que nous y incite G. Bataille, comme "l'Immanence même". C'est-à-dire ce qui demeure ici, ce que l'homme a sous la main, ce qu'il croit pouvoir manier à travers ses manifestations multiples qu'Artaud, comme les primitifs, appelle justement *les manas* : ensembles de forces avec lesquelles les Mexicains conservèrent un lien grâce à leurs dieux.

Ce que nous voulons dire, précise Artaud, c'est que les dieux du Mexique n'ont jamais perdu le contact avec la force car ils étaient et ils sont eux-mêmes des forces naturelles en activité. (VIII, 130).

Aussi les mythes mexicains nous indiquent-ils la voie du réalisme le plus vrai et nous offrent-ils l'image la plus authentique de la réalité. Evoquant les dieux du Feu, des Eaux, du Tonnerre, Artaud affirme : "tout cela glisse, tonne, roule, et coule en réalité" (VIII, 414).

Réalité plus profonde que celle de la Science ; vision "métaphysique", si l'on veut, en ce qu'elle cherche sous les lois de la physique et l'évidence du quotidien une compréhension plus essentielle de vie, laquelle, contrairement au point de vue parcellaire et réducteur de la raison, parvient, à travers les fulgurations de l'esprit, à nous restituer "le concret", la vie même. Artaud insiste sur cette vision totalisante du réel :

En fait d'esprit et de matière, les Mexicains ne connaissent que le concret (idem).

Cette réalité, qui sur sa face la plus cachée s'assimile au sacré et dont le symbolisme des dieux ne cesse de témoigner, il lui avait déjà donné un nom avant de se rendre au Mexique : *Cruauté*. Car la vie est cruauté. Fondée sur "le principe exclusif de la

cruauté", la culture mexicaine atteste d'une compréhension authentique de l'existence.

Afin de savoir ce qu'est la vie pour les Mexicains, afin de comprendre la cruauté de leurs dieux, il faut décrypter l'hiéroglyphe de l'Oiseau-Tonnerre dont Artaud annonce le réveil dans un texte de 1935 (VIII, 407), écrit au retour du Mexique. Image du feu qui habite le ciel, il représente le soleil, principe majeur de la civilisation mexicaine. Il désigne la force de vie qui soutient le monde, mais par la profondeur de son symbolisme, il en révèle le secret. Ce secret, qui pour les anciens peuples était de l'ordre de l'évidence la plus immédiate, c'est que le soleil est un principe de vie *parce qu'il* est un principe de mort. L'Oiseau-Tonnerre représente aussi la foudre, le feu qui tue, le soleil noir.

Le fond même de l'antique culture solaire, conclut Artaud, est d'avoir montré la suprématie de la mort. (VIII, 219).

Aussi tous les dieux mexicains, qui soutiennent l'espace et les énergies de la vie, sont-ils des "dieux rapaces" qui déclenchent des "forces noires". En effet, l'Immanence et le sacré, d'où ils émergent, ne sont pas la pure présence pleine des choses et de la vie ; ils désignent la violence fondamentale de l'existence, par la temporalisation de laquelle "la vie" est possible.

Mais "vie" et "mort" restent des perspectives humaines. La lucidité héroïque sur laquelle est fondée la civilisation mexicaine nous incite à dépasser le point de vue individuel et les désignations trop humaines, à ne plus penser en hommes pour réapprendre à penser en dieux, à être des dieux. Artaud remarque :

Lassés d'être des dieux, périodiquement les hommes se ressouviennent qu'ils sont hommes, et ils se mettent à exalter cette condition d'hommes comme si elle était supérieure à celle des dieux (VIII, 133).

Le rétrécissement de la perspective sur l'existence est le propre de l'humanisme qui ramène tout à la dimension de l'homme et enferme la réalité dans les cadres étroits de la raison. Penser comme des dieux suppose d'accéder à une vision économique de l'univers à laquelle l'homme participe activement. Le cycle du soleil qui rentre sous la terre pour renaître tous les matins, le signe du serpent qui se mord la queue, la croix du Mexique, sont autant d'images de la grande économie du monde. Vision toujours spatiale, dynamique et énergétique caractérisant

toutes les races pures qui se sont toujours *senties à la fois* dans la mort et dans la vie (VIII, 165).

Telle est la signification de cet hiéroglyphe central : la croix à six branches. Artaud écrit :

Pour faire la croix l'ancien Mexicain se met au centre d'une espèce de vide, et la croix pousse autour de lui.

Ce n'est pas une croix pour chiffrer l'espace comme le pensent les savants d'aujourd'hui, c'est une croix pour révéler comment la vie entre dans l'espace, et comment du dehors de l'espace retrouver le fond de la vie.

Toujours le vide, toujours le point, autour duquel s'épaissit la

matière (VIII, 166).

Le fond des choses, c'est le vide. Cette idée que la vie est en perpétuelle perte, que le soleil et les dieux eux-mêmes ont besoin d'être régénérés constitue le point culminant de la religion mexicaine. Si la cruauté domine toute cette culture, c'est parce que les dieux, aussi bien que les hommes, sont soumis à l'économie cruelle de la vie. La croix du Mexique, écartelant l'espace, est l'hiéroglyphe même du sacré, puissance abyssale de l'Immanence d'où les forces qui sous-tendent le dynamisme universel ne cessent de surgir pour être à nouveau englouties, ne se soutenant que d'une lutte infinie. Figures armées et sanglantes, les dieux sont les acteurs de cette "guerre des principes" qui alimente la création. Par leur intermédiaire, les anciens peuples conservaient une conscience aiguë de la réalité polémique de l'existence. Se sentant engagés aux côtés des dieux dans leur combat contre les Ténèbres, ils calquèrent l'économie restreinte de leur société sur l'économie générale de l'univers. Société régie par la cruauté et la guerre parce que la vie est *cruor* : le sang qui coule ; société fondée sur la consommation et le sacrifice parce que, au cœur de la vie, brûle le soleil. Toujours la couleur rouge, celle de la terre, des hommes, de la culture. Artaud ne cherche ni à excuser ni à justifier le caractère sanglant des rites mexicains. Ce sont eux, au contraire, qui justifient l'existence de ce peuple ; c'est notre incompréhension et notre peur du sang qui jugent contre nous, dénoncent notre barbarie, notre manque de culture, et par là même nous condamnent. A refuser de participer à l'économie cruelle du monde, à penser que nous pouvons vivre dans la réserve et dans un ordre immuable, nous en restons à une attitude de passivité qui nous livre aux guerres et aux violences les plus destructrices.

La grandeur spirituelle du peuple mexicain et la rigoureuse ordonnance de sa société témoignent de l'efficacité de cette culture qui s'appuie sur le symbolisme des dieux. Efficacité provenant de ce qu'il contient une véritable connaissance que nous avons oubliée et qu'Artaud assimile à une science. Cette science et la pratique qu'elle régit sont d'ordre *magique*. De même qu'il croit aux dieux, il croit à la magie, c'est-à-dire à "la prise de possession par l'homme des forces naturelles" (VIII, 231), selon des moyens qui ne sont pas ceux de la raison ou de notre science, mais de l'imaginaire et de la Pensée. Ici, la connaissance est immédiatement pratique, la pensée acte.

Mais croire aux dieux, ce n'est pas seulement reconnaître la valeur symbolique d'une mythologie passée ; c'est surtout croire en leur possible *réveil*. Car les dieux ne sont pas morts. Ils dorment sous la terre du Mexique et dans le sang de la race indienne. Sa croyance en un réveil des dieux est donc soutenue par la foi en un pays et en une race.

La terre mexicaine est elle-même un grand hiéroglyphe, et le pays des Tarahumaras, que "les dieux ont depuis toujours torturé" (IX, 35), est pour Artaud

une "montagne de signes" attestant de leur présence occulte. Toutes ces formes étranges dessinées par la roche : tête gigantesque percée d'un trou immense, homme nu cloué sur une pierre, animaux rugissants..., toutes ces formes que le voyageur occidental prend pour des curiosités naturelles, deviennent des preuves. Evoquant sa traversée de la Sierra, Artaud note :

Il me sembla partout lire une histoire d'enfantement dans la guerre, une histoire de genèse et de chaos, avec tous ces corps de dieux qui étaient taillés comme des hommes, et ces statues humaines tronçonnées (IX, 37).

Preuve que la terre conserve sa puissance productrice de dieux, recèle encore sa magie et nous parle toujours des vieilles légendes cruelles et sanglantes. Car dans la couleur rouge, témoignant de l'unité symbolique du monde, s'exprime aussi l'union réelle de la terre et du sang : la même force court dans les veines des pierres et celles des hommes.

La Nature, écrit Artaud, a produit les danseurs dans leur cercle comme elle produit le maïs dans son cercle et les signes dans la forêt. (IX, 67).

Malgré la conquête, malgré le mélange des races, malgré la victoire du monde moderne, il croit encore à la pureté d'une race qui aurait su maintenir vivant le souvenir des dieux et grâce à laquelle ils pourraient renaître. Si les dieux sont des forces, ils sont aussi le sang. La même puissance qui anime l'espace et soutient le monde "fait bouillonner le sang de la vieille race indienne" (IX, 128). Cette proximité que les Tarahumaras ont conservée avec les dieux les place à la hauteur d'une "race principe". Décidant en initié -ou en poète-, c'est-à-dire bafouant la réalité historique et la vraisemblance géographique pour leur substituer une compréhension occulte des choses, Artaud considère ce peuple comme le point de convergence des grandes pensées ésotériques, à la fois l'origine et l'aboutissement de tous les anciens mythes solaires. Ainsi, la montagne tarahumara témoigne d'"une science à laquelle l'INTERVENTION DES TROIS MAGES EST LIEE" (IX, 63) ; le sacrifice d'un taureau lui rappelle le rite des rois de l'Atlantide évoqué dans le *Critias* ; enfin, le bandeau à deux pointes porté par les Indiens est le signe de leur parenté aussi bien avec Moïse qu'avec les religions de l'Orient.

Au regard de la réalité politique et économique du Mexique des années 1935, lequel avait accompli sa révolution, mais aussi de notre réalité socio-culturelle, quel sens donner à cette quête des dieux éteints et d'une race décimée ? Ne faut-il pas l'interpréter comme l'expression d'un désir réactionnaire et d'une fuite devant le réel ? Le titre même du recueil des textes écrits au Mexique, *Messages révolutionnaires*, infirme ce point de vue.

Parler du réveil des dieux, c'est parler de l'avenir et ouvrir des perspectives infinies. Dans ses conférences, Artaud s'adressait à la jeunesse du pays pour l'inciter à entreprendre enfin la révolution ; non celle qu'elle croyait avoir accomplie, imitant soit le communisme soit les USA, mais une autre bien plus

radicale.

Parler de dieux, de rites solaires, est plus profondément révolutionnaire que parler de lutte de classes ou d'abolition de la propriété, car c'est mettre sur le même plan le mythe et l'histoire, l'imaginaire et le rationnel. Fidèle à la volonté d'ébranlement spirituel qui caractérisa l'expérience surréaliste, Artaud va jusqu'à renverser les préséances et les hiérarchies établies. A l'idolâtrie de la science moderne née de la raison, il oppose la lucidité de la pensée mythique. La foi dans le réveil des dieux est une attitude d'esprit libératrice et un antidote contre nos obscurantismes : les dieux contre Dieu ; la croix du Mexique contre la croix chrétienne ; la mythologie mexicaine contre nos mythes modernes ; la danse des Tarahumaras contre l'enfermement de nos corps dans des habitudes mortelles. L'Oiseau-Tonnerre, qui déchaîne les fureurs de la foudre et la violence des volcans, est bien le symbole de cette force insurrectionnelle qu'Artaud savait endormie sous la terre mexicaine.

Mais dans ce voyage au pays des dieux et des Tarahumaras, il fut soutenu par une autre croyance : le sentiment de devoir accomplir un destin personnel, que son destin était lié à celui des dieux, que de lui dépendait leur réveil. Poète interprétant les signes légués par les artistes mexicains, se sentant investi d'une mission qui fut la leur, il confère à son "engagement" une signification inouïe et intempestive. En effet, d'une part il critique l'esthétisme, l'art des musées et jusqu'à la notion de beauté ; d'autre part, il cherche à renouer avec une conception utilitaire et magique de l'art, celles des primitifs dont témoignent les hiéroglyphes sacrés, mais il récuse toute préoccupation d'ordre purement social ou politique. Le poète et l'artiste sont des initiateurs et des magiciens. Aussi, affirme-t-il :

La jouissance devant la beauté n'existe pas. Les formes, les lignes ne sont pas belles ; elles sont utiles, elles servent. Mais elles ne servent ni à manger ni à boire, ni à favoriser les commodités matérielles de la vie. Elles servent à capter des forces, ou à rendre capable de capter les forces. On ne les sépare pas de la magie (VIII, 412).

Nous retrouvons ainsi les thèses qui furent celles du *Théâtre et son Double* mais qui, au Mexique, prennent une valeur singulière.

Parce que la mission de l'artiste est une mission sacrée, elle fait de lui un individu sacré. Le prophète de l'Oiseau-Tonnerre a partie liée avec le monde des dieux, aussi doit-il accomplir le sort de ces divinités qui, par leur sacrifice, donnèrent naissance au soleil et permirent sa mise en branle. Prêt à assumer le sacré jusque dans ses conséquences les plus graves, Artaud reconnaît dans l'activité artistique une pratique sacrificielle.

L'art, dit-il, a pour devoir social de donner une issue aux angoisses de son époque. L'artiste qui n'a pas ausculté le cœur de son époque, l'artiste qui ignore qu'il est un *bouc émissaire*, que son devoir

C. DUMOULIE : ANTONIN ARTAUD

est d'aimer, d'attirer, de faire tomber sur ses épaules les colères errantes de l'époque pour la décharger de son mal-être psychologique, celui-là n'est pas un artiste. (VIII, 233).

Le bouc émissaire est celui qui réveille la violence fondamentale du sacré, mais l'apaisant par le fait de son sacrifice, il en devient le maître et se voit sacralisé sous les espèces du dieu. René Girard, dans son analyse du mythe de la création du soleil et de la lune chez les Aztèques ⁽¹⁾, a montré combien les mythes mexicains fondateurs attestent du lien intrinsèque unissant le sacré et les dieux au système victimaire. Artaud, qui vécut la réalité du sacré de la façon la plus intime, en assumait jusqu'au bout la logique cruelle. Ainsi, assistant aux rites tarahumaras, s'initiant à leur religion, prenant du peyotl, il s'avançait vers son destin, et ce fut un destin sacrificiel. Pour qu'un monde renaisse, il faut accomplir le sacrifice des recommencements dont le dieu solaire lui-même donna l'exemple. Dès lors, comme si la régénérescence de notre monde ne pouvait passer que par son "crucifiement" (IX, 50), s'opère en lui un processus d'identification au divin. Mais accomplir l'identification avec le sacré jette l'homme hors de lui-même, dans une situation intenable et exorbitante : la folie, si ce n'est la mort.

Lorsque, revenu du Mexique, Artaud partit en Irlande, il tenait en sa possession une canne donnée par un sorcier cubain, et cette canne, *Les Nouvelles Révélations de l'Être* nous l'apprennent, devait servir à déclencher l'Apocalypse. Il écrivait :

Je vois cette Canne au milieu du Feu et qui provoque la destruction par le Feu.

Et cette destruction sera radicale (VII, 131).

Antonin Artaud était devenu l'Oiseau-Tonnerre.

Parti à la recherche des dieux mexicains, Artaud se retrouve à l'asile. Est-ce pour ne les avoir pas trouvés ou pour les avoir trop bien réveillés ? Sa folie fut-elle la marque de son échec ou de sa réussite ? Nous risquerions de conclure faussement, nous qui ne croyons pas aux dieux du Mexique. Lisons plutôt Artaud une dernière fois

Pour les Mexicains le fou est celui qui a retrouvé le divin et qui rentre dans la nature, celui dont l'inconscient a retrouvé le mouvement de la nature. Pour eux, le fou est dans le vrai, et le vrai comme la mort ne leur fait pas peur (VIII, 414).

Ajoutons simplement ceci : affirmer que le réveil des dieux est encore possible, c'est reconnaître la nature poétique et mythique de toute vision du monde. Cette sagesse qu'Artaud a conquise au Mexique est folie aux yeux de la raison, mais

(1) *Le Bouc émissaire*. Grasset, 1982, chap. V.

il l'assume comme telle. En effet, pour reprendre dans un contexte qui n'est certes pas le sien la formule de Pascal:

Les hommes sont si nécessairement fous, que ce serait être fou par un autre tour de folie de n'être pas fou (2).

Poète prétendument fou, Artaud nous renvoie à la folie commune de la raison. Fou des dieux, il dénonce la folie de notre monde, réalité fantasmatique que l'homme a créée de toutes pièces. Initiateur des mythes mexicains, il condamne nos mythes modernes et froids qui font figure de "vérités".

Restaurer la croyance dans les dieux après la mort de Dieu serait peut être la véritable voie de l'athéisme, un moyen de résistance éperdue à tous les dogmatismes et tous les fanatismes. Imaginer un nouveau genre de paganisme pourrait devenir la grande aventure de l'homme moderne qui aurait appris à réinventer un sacré exempt de sacralisation.

(2) *Pensées*, Édition Lafuma, Seuil, 1963, p. 549 (412).

Les citations d'Artaud sont extraites de l'édition Gallimard des *Oeuvres Complètes* ; les chiffres romains indiquent le tome, les chiffres arabes la page.